

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

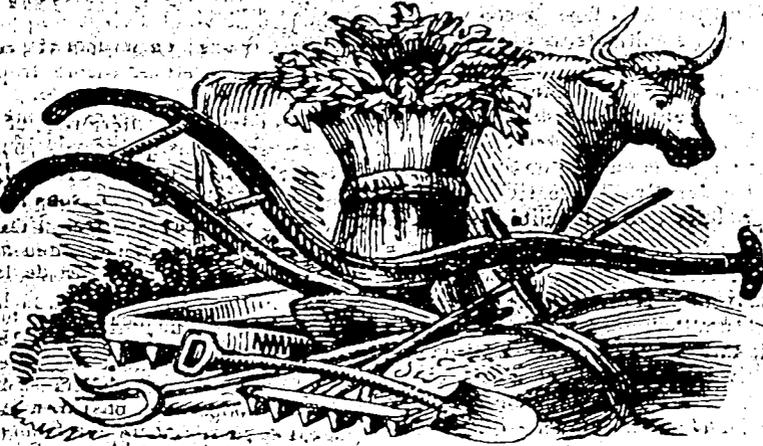
Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

Editeur-Propriétaire
FIRMIN H. PROULX

A qui toutes lettres concernant l'administration de la Gazette, et les demandes pour abonnement, devront être adressées franco.

L'abonnement est de \$1 par an, payable à l'avance. On ne s'abonne pas pour moins d'une année.

L'avis de discontinuation doit être donné par écrit à la Bureau, et les arriérés devront alors avoir été payés, sans quoi l'abonnement sera censé continuer, malgré le refus de la Gazette.



Rédacteur

J. D. SCHMOUTH

Toutes lettres, correspondances, concernant la Rédaction, devront être directement adressées au Rédacteur.

ANNONCES :

1ère insertion, 10 cts. la ligne ; 2me insertion, etc. 3 cts. par ligne.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Que ceux qui désirent s'adresser aux cultivateurs annoncent dans notre Gazette agricole.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.
Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

Notre littérature

Comme nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs huit pages de littérature, nous n'en publierons pas pour le prochain numéro.

CAUSERIE AGRICOLE

NECESSITÉ D'UN BON MATÉRIEL AGRICOLE.

Le progrès appartient à tous les arts et à toutes les industries, tous sont susceptibles de s'améliorer, et de perfectionner leurs procédés. De tous côtés, nous voyons les arts, mêmes les plus matériels, si nous pouvons employer cette expression, de tous côtés, nous voyons ces arts atteindre à une perfection dont au premier abord nous ne les croyions pas susceptibles.

Il y a quelques années, la bonneterie, la charbonnerie, la ferronnerie, le tannage et mille autres industries, exécutaient misérablement des ouvrages d'une grossièreté qui nous fait pitié maintenant. Aujourd'hui, l'intelligence humaine a fait son œuvre, la pensée est venue au secours du bras et nous sommes fiers des succès qu'ont remportés ces deux forces combinées.

Dans ce grand travail de perfectionnement il nous semblait que l'agriculture, cette industrie nationale par excellence, aurait été la première à entrer franchement dans la voie du progrès, nous croyions que tous nos cultivateurs intelligents, et ils sont nombreux, mettraient la main à l'œuvre pour améliorer nos procédés culturels et augmenter la production tout en diminuant les dépenses.

Malheureusement, tel n'a pas été le cas, notre agriculture n'a pas progressé avec la rapidité que nous aurions désiré et dont nous voyons des exemples dans les autres industries. Le cultivateur a préféré la vieille routine au progrès et s'est laissé devancer par tous les autres fabricants. Il s'est attaché à suivre, sur sa terre aussi fidèlement que possible, les manières d'opérer que lui avaient léguées ses

ancêtres. Il n'a pas songé que le temps a marché, et que ce qui était profitable il y a cinquante ans ne l'est plus aujourd'hui. Il a oublié que les terres ne possèdent plus leur fertilité première et que le mode de culture suivi par nos pères, bon, excellent même dans les circonstances où ils se trouvaient placés, n'est plus acceptable à l'époque actuelle.

Il n'existe pas de terres inépuisables ; et nous croyons que tous les cultivateurs pensent comme nous à ce sujet. Tout sol livré à la culture s'épuise, perd quelques parcelles de sa richesse. Cela se conçoit facilement ; les plantes qui croissent sur un terrain, vivent à ses dépens, prennent dans son sein la plus grande partie de la nourriture nécessaire à leur développement et par conséquent l'appauvrissent. Cet appauvrissement peut de prime abord n'être pas perceptible, mais avec le temps il se fait trop bien connaître par la diminution graduelle et rapide dans le rendement des récoltes.

Les premiers pionniers du Canada, trouvèrent dans les terres qu'on leur offrait, une richesse immense, inconnue dans la mère-patrie. Sans peine et presque sans travail ils obtenaient trente, quarante, cinquante pour un ; c'était alors le temps des plaisirs et de la vie joyeuse. La culture ne demandait que peu de bras, peu de dépenses et donnait des profits élevés. En quelques jours on exécutait les travaux d'ensemencement et ceux de récolte ; dans l'intervalle on laissait pousser, car on savait que la terre ferait bien son devoir.

La population était alors peu serrée et cependant personne ne se plaignait du manque d'ouvriers ; tout le monde ou du moins tous les habitants de la campagne étaient propriétaires et chacun se servait de quelques bras qu'il pouvait trouver dans sa famille. On cultivait nécessairement des surfaces moindres qu'aujourd'hui, mais l'extrême puissance productive du sol assurait toujours des récoltes assez abondantes.

Ce beau temps n'est plus, la fertilité de nos terres est détruite et la routine ou mieux la négligence et l'insouciance dans l'exécution des travaux agricoles n'ont plus leur raison

d'être. L'intelligence et l'activité du cultivateur doivent maintenant se mettre à l'œuvre et faire des efforts proportionnés aux difficultés qu'elles rencontrent. La terre est revêche, ou plutôt elle est fatiguée de toujours donner et de ne jamais rien recevoir. Après chaque récolte elle est abattue, et l'année suivante elle reste nue, ne pousse pas même de mauvaises herbes pendant les premiers mois de la saison de végétation. Cette nudité, cette absence de toute végétation est un reproche sanglant jeté à la face de son propriétaire, et cependant quels sont les cultivateurs qui cherchent à en connaître la cause.

Avec sa richesse, la terre a perdu sa puissance productive et les abondantes récoltes d'autrefois, sont maintenant passées à l'état de légendes. Pour augmenter la force des rendements il fallait ou améliorer la culture ou agrandir les propriétés, on a choisi cette dernière alternative et l'on a demandé à l'étendue les produits que la fertilité refusait.

Mais, en augmentant l'étendue, il fallait aussi accroître les frais de production et de là est né cet appauvrissement incessant de la culture canadienne. Il ne pouvait en être autrement: les récoltes ont diminué de plus de moitié, il a fallu cultiver le double de terrain pour obtenir la même production annuelle. En cultivant le double, on a été obligé de faire le double de dépenses, le double de labour, de hersages, de semailles, etc; on obtenait la même quantité de produits; mais ces produits étaient gravés de dépenses si considérables que le profit net ou bien la richesse du cultivateur n'en a pu accuser le plus léger accroissement.

Par le fait même de cette augmentation d'étendue à cultiver, il fallait se pourvoir d'un plus grand nombre d'employés ou de serviteurs; ce n'était pas là la chose la plus facile dans un pays jeune comme le nôtre dont la population est naturellement trop faible proportionnellement au nombre d'arpents possédés et cultivés. Il aurait fallu plus de bras et ceux-ci faisaient défaut.

Malheureusement, les misères du cultivateurs ne s'arrêtèrent pas là. Un certain nombre de nos jeunes gens allèrent visiter les plaines de l'Ouest et furent si enchantés de la douceur du climat de ces contrées, de la fertilité des terres et de la facilité de leur mise en culture; à leur retour, leurs descriptions furent si bien accueillies par leurs compatriotes qu'il se produisit bientôt une forte émigration canadienne vers l'Illinois et les Etats adjacents.

Plus tard, d'autres compatriotes visitèrent les manufactures américaines, et alléchés par les forts salaires qui leur étaient offerts, non-seulement ils acceptèrent ces offres pour eux-mêmes, mais même ils engagèrent leurs parents et leurs amis à suivre leur exemple.

Voilà, de l'avis de nos hommes publics les plus compétents, les deux grandes causes qui ont amené l'émigration que nous déplorons actuellement.

Il était bien difficile de faire disparaître complètement la première cause, mais il nous aurait été assez facile de la diminuer en faisant subir à notre agriculture nationale les perfectionnements exigés par les besoins de l'époque; en améliorant nos procédés culturels, en se montrant généreux envers la terre, en lui accordant tous les engrais et les amendements que demande une forte production.

La seconde cause nous a fait plus de mal encore que la première, elle nous a enlevé un grand nombre de nos jeunes gens actifs de la campagne; malheureusement, notre mode de culture actuel pouvait encore moins l'empêcher d'exercer son influence délétère. A ces jeunes gens, à ces courageux travailleurs, il fallait des salaires proportionnés à la somme de travail qu'on leur demandait, proportionnés à la cherté

croissante des denrées alimentaires.

Le cultivateur a vu la désertion des campagnes et il n'a pu l'empêcher, car on lui demandait des salaires plus élevés et il n'a pu il ne pouvait les accorder. Nous avons déjà démontré que les produits étaient trop faibles et les dépenses trop élevées pour permettre une augmentation de gages. Pour satisfaire à cette exigence il aurait fallu que notre agriculture fût riche et elle était pauvre; il aurait fallu une production de vingt à vingt-cinq pour un et elle n'en donnait que dix à douze; en un mot il aurait fallu une culture progressive et nous étions encore trop fortement attachés à la routine.

Placés dans cette infériorité nous avons laissé partir nos jeunes gens et plus que jamais, nous avons à nous plaindre de la rareté de la main-d'œuvre. Le malheur que nous n'avons pu empêcher, nous devons le déplorer sans doute, mais il ne doit pas nous abattre. Puisque ces jeunes gens ont remplacé leur patriotisme par le désir des jouissances matérielles, puisque l'amour de l'argent l'a emporté sur celui de la patrie, travaillons sans eux, tâchons même de réussir sans eux, faisons de nécessité vertu. Il nous manque des bras, eh bien, essayons de trouver dans de bonnes machines agricoles les moyens de vaincre cette difficulté.

C'est un fait admis par tous, les industriels, à quelque catégorie qu'ils appartiennent que toutes les fois qu'un ouvrage peut être exécuté aussi bien et en moins de temps avec les machines qu'à bras d'hommes, il est avantageux de donner la préférence aux premières. Parmi les différentes machines qui réclament l'attention du cultivateur, un grand nombre remplissent parfaitement cette condition. Mais les faucheuses sont parties de celles dont l'introduction presse le plus. Leurs qualités sont incontestables et nous en avons un pressant besoin.

Leur travail est plus parfait que celui de la faux maniée à bras d'hommes. Aujourd'hui les faucheuses offertes aux cultivateurs canadiens ont résolu le difficile problème du fauchage mécanique. Elles n'ont pas encore atteint la perfection absolue, elles sont encore susceptibles d'amélioration, mais telles que nous les obtenons maintenant leur travail est infiniment supérieur à celui du fauchage à bras faits dans les meilleures conditions possibles.

De plus, elles exécutent l'ouvrage non-seulement avec plus de rapidité, mais même plus économiquement que la faux ordinaire. Cela ressort parfaitement des calculs faits dans les concours et même chez les simples particuliers.

Une faucheuse à deux chevaux coupe en moyenne douze arpents par jour tandis qu'un bon faucheur ordinaire ne fauche que deux arpents. Par conséquent un homme avec deux chevaux fait autant d'ouvrage que six bons faucheurs. Supposons que le prix de la journée d'un homme soit \$1.20 et celui de la journée d'un cheval \$1.50, le fauchage mécanique de douze arpents coûtera \$4.20, tandis que le fauchage à bras de la même étendue coûtera \$7.20. La différence est assez importante pour qu'elle mérite d'être prise en considération; quoique nous ayons contre les faucheuses des frais d'entretien assez élevés.

REVUE DE LA SEMAINE

Nous serions heureux de pouvoir tenir nos lecteurs au courant de tous les événements religieux de Rome. Comme catholiques nous avons sans cesse les yeux attachés sur Rome, la Ville Eternelle, et en particulier sur le Vatican, la prison du Vicaire de Jésus-Christ. Tout ce qui s'y passe,

toutes les joies et les douleurs de l'immortel chef de l'Eglise sont à notre avis les faits les plus mémorables, qui puissent occuper notre attention. Mais les événements marchent avec une telle rapidité que l'espace nous manque pour les suivre même de loin. Nous sommes donc obligé d'en passer un grand nombre sous silence et de ne donner que des extraits de ces incomparables allocutions que Pie IX distribue à tous ceux qui viennent faire acte de soumission et de dévouement envers la Sainte Eglise Catholique.

Dernièrement, le cercle littéraire allemand demanda et obtint une audience du Saint-Père, et lui présenta une adresse à laquelle Pie IX répondit avec la plus paternelle bonté. De cette réponse, nous extrayons la prophétique parole suivante :

La persécution, dit Pie IX, a commencé en Allemagne, mais les catholiques se montrent courageux. Je leur ai fait dire qu'une persécution contre l'Eglise est une chose insensée et que le triomphe restera à l'Eglise.

"J'ai fait demander également au premier ministre comment les évêques allemands qui se montraient autrefois satisfaits du gouvernement se sont subitement transformés en conspirateurs et sont devenus un danger."

"La réponse n'est pas encore venue. Prions. Une pierre tombera qui renversera le colosse."

La Prusse énorquée par les surprenants succès qu'elle a remportés sur la France se croit tout permis. Après avoir marché sur le corps sanglant de la fille aînée de l'Eglise, elle a pensé qu'elle aurait bien facilement raison de l'Eglise elle-même, de son Chef et de tous les ministres de l'autel. Pour le gouvernement de l'Allemagne du Nord, le temps de l'hypocrisie est passé, on ne prie plus Dieu de donner la victoire aux armes prussiennes. Tout cela a fait place aux persécutions ouvertes et aux empiétements les plus éhontés dans le domaine religieux. Nos lecteurs connaissent déjà les lois lancées par le gouvernement allemand contre les ordres religieux et en particulier contre les Jésuites, ils savent aussi que ce gouvernement ou ses fidèles sicaires ne négligent aucun moyen de fermer la bouche des évêques, enfin ils connaissent avec quelle amitié, quelle déférence on traite les catholiques libéraux et tous ceux qui manifestent quelque hostilité contre le Saint-Siège.

Mais la Prusse n'est que la verge employée pour châtier un peuple prévaricateur. Bientôt, nous l'espérons, cette verge cessera d'être utile, elle séchera et alors elle sera brisée. Les desseins de la Providence sont impénétrables et nous ne savons si les succès de la Prusse doivent durer encore longtemps; cependant nous savons une chose, nous savons que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise et qu'importe que la persécution sera brisée.

La Prusse, nation protestante et orgueilleuse, n'a pas cru à cette prophétique parole, elle en a ri et s'est dit à elle-même : qui pourra me résister ? Mais Dieu veille partout et spécialement sur son épouse bien-aimée; malheur à la nation impie qui a oublié ses devoirs et persécuté les enfants de l'Eglise. Une pierre tombera qui renversera le colosse.

Le deux juillet, le Saint-Père a reçu les curés de Rome. L'un d'eux, le père Cappelli a fait la lecture d'une magnifique adresse à laquelle Pie IX a répondu à peu près dans ces termes :

"Les nouvelles preuves d'affection et d'amour que je reçois des curés de Rome me les font appeler comme ils le sont véritablement. Mes coopérateurs dans l'Eglise de Dieu.

"Que le Dieu Tout-Puissant qui vous inspire ces sen-

timents les confirme toujours davantage, en vous-mêmes et les augmente. Puisque chaque jour augmente les maux et les iniquités, il est nécessaire qu'augmentent en vous tous le zèle de la gloire de Dieu et le désir de sauver les âmes du naufrage qui nous menace.

"Nous sommes, en effet, au milieu de l'orage, et quand on est au milieu de l'orage, il semble que la tête se trouble et déraisonne. Mais non, Dieu nous a promis d'être avec nous, même pendant l'orage, et toujours miséricordieux il nous secourra, nous fera éviter la fureur des flots, les écueils, ainsi que les navires ennemis, qui cherchent à couler la barque mystique de l'Eglise.

"En ces jours, je me suis recommandé à Dieu et je l'ai prié afin qu'il mette un frein à l'iniquité qui marche. Je vois que les gens font chaque jour un pas nouveau et deviennent plus hardis. Il faut donc que nous disions franchement et avec courage la vérité, que nous nous efforcions de détruire en particulier l'œuvre d'iniquité et d'irréligion qui gâte le cœur de la jeunesse imprudente.

"A ce propos, je vous raconterai un fait récent que tout le monde ne connaît peut-être pas, mais que connaissent plusieurs personnages considérables. Un cardinal, passant ces jours derniers dans une rue solitaire, a rencontré une voiture où se trouvaient trois enfants qui portaient au front je ne sais quel insigne que vous connaissez mieux que moi, car vous êtes condamnés à le voir tous les jours (ici il s'agit de la coiffure des élèves des écoles municipales). Ces trois enfants étaient conduits par un cocher, leur maître sans doute, puisqu'il avait l'iniquité empreinte sur ses traits; et les enfants, apercevant le cardinal se sont levés, n'ont pas craint de lui crier : *Mort aux prêtres!*

"Or, ces impiétés sont la conséquence de l'impie système d'éducation et d'instruction que l'on a propagé dans cette sainte cité de Dieu, où réside, où se trouve le successeur de Saint Pierre. Et se peut-il qu'on aille si avant dans l'iniquité avec tant d'imprudence en blessant les droits sacrés de l'humanité et de la religion elle-même ?"

Peut-être le Saint-Père a parlé de la nécessité pour les catholiques de s'assurer que leurs enfants reçoivent une bonne éducation catholique et il a terminé en disant :

"Nous devons donc faire ce que nous pouvons; nous devons employer tous nos efforts afin que le mal ne se répande pas davantage et afin que les enfants du peuple soient arrachés aux écoles d'iniquité et de corruption.

"En attendant comme preuve de notre affection et pour que le Seigneur vous aide dans votre ministère, je vous donne ma bénédiction. Portez-la à vos paroissiens, portez-la à la ville entière de Rome, de Rome que vous cultivez avec tant de zèle et tant de fatigues....."

Admirons l'inaltérable confiance de Pie IX et imitons-le; malgré les menaces que l'on pourra nous faire, faisons notre devoir. L'auguste Chef de l'Eglise en a bien reçu des menaces, chaque journée qui commence est une nouvelle menace ajoutée à toutes les précédentes. La canaille, la presse impie, les gouvernements mêmes le menacent sans cesse. Cependant, il regarde sans crainte, mais non pas sans douleur, les agissements de la Révolution; il conserve sa confiance en la Divine Providence, et cette confiance il tâche de la faire partager au monde catholique, par le moyen de ses écrits et de ses admirables allocutions. L'exemple est donné et il part de haut, il nous vient du Vicaire de Jésus-Christ, suivons-le et nous ne serons pas trompés.

Le lendemain 3 juillet une audience a été accordée aux recteurs des collèges étrangers présents à Rome; le recteur

du Collège Irlandais fut chargé de présenter une adresse au Saint-Père. Le Révérend orateur a remercié le Saint-Vicillard des paroles paternelles qui contenait son admirable lettre au Cardinal Antonelli, puis il a jeté un rapide coup d'œil sur les malheurs qu'a produits l'usurpation et les trames odieuses de la Révolution. En terminant il a déposé aux pieds de Pie IX les vœux que font pour le triomphe de l'Église tous les catholiques de l'univers. Le Saint-Père a répondu à peu près dans les termes suivants :

“ Les paroles du R. P. Recteur du Collège Irlandais expriment le souhait de voir Rome déposer enfin les vêtements de sa honte pour s'orner de ceux de l'allégresse, de la voir délivrée de tant d'iniquités et resplendir de gloire et de puissance spirituelle.

“ Mais il faut pour cela continuer à prier Dieu afin qu'il veuille exaucer nos souhaits; il faut en quelque sorte faire ressouvenir Jésus-Christ de ce qu'il est toujours prêt à nous accorder.

“ L'Évangile cite une parabole qui a rapport à ce sujet, et qui dit :

“ Quel père à qui son fils demanderait un morceau de pain lui donnerait une pierre, ou bien un serpent à la place d'un poisson, et un scorpion à la place d'un œuf? Ces paroles doivent nous soulager le cœur. Ces trois choses nous représentent la foi, l'espérance et la charité. C'est un Anglais, le Vénéérable Bède, qui m'a enseigné cela.

“ La Charité, dit-il, réside dans le pain, et elle est au-dessus des autres vertus, de même que le pain est plus nécessaire que le reste pour soutenir la vie. Le poisson signifie la Foi; en effet, les poissons qui se tiennent en haute mer, pendant que les vents violents soufflent et que les tempêtes se déchaînent, vont au fond de l'eau et bravent les vents et les flots soulevés par l'orage. Notre Foi doit être telle aujourd'hui qu'elle est de toutes parts en butte aux embûches et aux sophistes de l'impie. Restons-y fermement attachés, même dans les bouleversements du monde. L'œuf est le symbole de l'Espérance, parce qu'on espère qu'il donnera naissance aux poussins.

“ Priez Dieu avec humilité, constance et résignation, pour qu'il nous tienne toujours fermement attachés à la foi, à l'espérance et à la charité. Le triomphe viendra ensuite; mais le triomphe de l'Église ne consiste pas à monter au Capitole: le triomphe pour elle est la conversion des pécheurs, la sainteté du sacerdoce, et autres mérites semblables.

“ C'est ce que nous voyons arriver aujourd'hui, car Dieu a pris en main son fléau pour en frapper même ceux qui appartiennent à l'Église, afin de les purifier et de les rendre plus forts.

“ Recommandez-vous donc à Dieu, et recommandez-lui aussi le Pape. Je prierai pour l'Allemagne, afin qu'elle n'aille pas au-devant d'autres troubles; pour l'Angleterre, afin que les protestants se convertissent, et pour les pécheurs afin qu'ils se repentent.

“ Que Dieu vous bénisse et vous communique son esprit, afin que vous prêchiez les vérités éternelles. Que par votre entremise la crainte de Dieu s'introduise de plus en plus même dans vos familles, ainsi que la pratique des vertus. Qu'il vous bénisse durant votre vie et à l'heure de votre mort, lorsque le moment sera venu de remettre vos âmes entre ses mains.

Ces paroles n'ont pas besoin de commentaires; elles sont elles-mêmes la foi, l'espérance et la charité, et la piété catholique les saisit immédiatement et en pénètre le sens profond. A cette époque d'effondrement et de décadence générale, il fait plaisir au cœur d'entendre les admirables paroles

que Pie IX prononcées avec une confiance qui ne l'abandonne jamais.

Les élections sont commencées dans la Puissance du Canada; déjà un bon nombre de candidats ont été proclamés élus par acclamation; mais la plupart des divisions électorales vont avoir à subir les hasards d'une votation dont les résultats ne peuvent que difficilement être prévus.

Nous avons déjà fait connaître les principes catholiques qui doivent guider les électeurs dans le choix des candidats. Nos pasteurs ont aussi fait leur devoir. Du haut de la chaire de vérité, ils ont mis leurs ouïsses en garde contre les écarts de corruption que l'on ne craint pas de faire dans toutes les élections. La plupart des catholiques écouteront nous n'en doutons la voix du clergé; malheureusement parmi nos compatriotes, il y a certaines gens qui ne rêvent que l'anéantissement de l'influence du clergé, et pour arriver à leur but ils ne négligent aucun moyen. Un de leurs principaux arguments c'est que la religion n'a rien à faire avec la politique; principe satanique tiré de l'enfer pour jeter les populations dans la plus déplorable dépravation.

La religion est le guide naturel des peuples, c'est elle qui les conduit à travers les écueils de la vie et les porte sûrement au port. Otez leur la religion, et vous leur enlevez leur plus ferme appui; c'est l'irréligion, l'impiété qui a produit l'abaissement de la France, c'est elle qui nous anéantira comme peuple si nous écoutons ces habileurs, ces piliers d'élections qui prétendent avoir dans leur tête féchés plus de science et de prudence que notre incomparable clergé canadien.

Les instituteurs et l'agriculture

Nous avons dit bien des fois que l'enseignement agricole était la base du progrès; or personne mieux que les instituteurs ne peut le propager dans les campagnes, et cependant beaucoup ne partagent pas cette opinion; il en est qui désireraient que l'enseignement donné par les instituteurs se bornât à des notions horticoles. Nous ne comprenons pas trop cette réserve, car il est simple et naturel que des enfants destinés pour la plupart plutôt à cultiver des terres que des jardins, sachent comment il faut s'y prendre, afin qu'ils puissent abandonner la routine, cette lèpre honteuse que l'on ne devrait plus rencontrer nulle part à notre époque de civilisation.

Nous ne voyons aucun inconvénient, il s'en faut, à ce que dans les écoles communales on fasse connaître aux élèves les principes qui dirigent la végétation des plantes, car lorsqu'ils sauront comment elles se nourrissent, ils régleront mieux avec connaissance de cause les assolements auxquels ils pourront soumettre leur domaine. Pourquoi ne les initierait-on pas à tous les secrets de la science élémentaire? Ils comprendraient alors toute l'importance des engrais, l'utilité d'un bétail nombreux et de choix, la nécessité de faire usage d'instruments perfectionnés, enfin de remuer largement le sol et d'activer les travaux pour lesquels la main-d'œuvre fait le plus souvent défaut; ils se livreraient plus volontiers à la culture des racines fourragères; ils éprouveraient de cette façon nécessairement le besoin de se tenir au courant de toutes les améliorations, et par conséquent, au lieu de passer leur temps à des insignifiances et au cabaret une partie de la journée du dimanche, ils feraient des lectures fructueuses, puisqu'ils les comprendraient facilement.

D'ailleurs il nous semble hors de propos de chercher à faire ressentir tous les avantages que le cultivateur trouva-

rait dans les connaissances acquises pendant sa jeunesse : c'est là un point sur lequel tous les hommes sérieux doivent être d'accord. Il est bien certain que ces connaissances seraient d'abord fort incomplètes, mais peu à peu le programme se régulariserait, et dans quelques années toutes ces écoles communales seraient en position de donner avec fruit les premiers principes d'agriculture.

Nous pouvons donc affirmer que les instituteurs sont destinés à devenir les missionnaires de l'agriculture ; car lorsque cet enseignement sera général, nous verrons bientôt une révolution s'opérer dans toutes nos campagnes, révolution salutaire puisqu'elle contribuera à augmenter dans de larges proportions les produits du sol et par conséquent à améliorer notre bien-être matériel et à donner en général aux cultivateurs le goût de la lecture des journaux agricoles qui se publient dans leurs propres intérêts, comme le sont les autres journaux publiés dans les intérêts du commerce et de l'industrie.

Nous devons donc faire des vœux pour que ce système d'éducation et d'enseignement soit mis en pratique le plus tôt possible d'une façon générale.

Honneur donc aux hommes de dévouement qui ont eu la bonne pensée de fonder des établissements où l'enseignement agricole marche de pair avec les autres sciences. Les générations futures comprendront combien sont grands les services qu'ils ont rendus à leur pays. Et dire que ces hommes généreux trouvent encore bien souvent des contradicteurs malveillants ! On leur suscite toutes sortes d'embarras, on cherche à miner sourdement l'œuvre qu'ils ont fondée avec tant de labeurs. C'est ainsi que marche le monde : l'égoïsme et l'envie sont les deux fléaux de notre époque. Heureusement il existe encore des hommes de bien, et ceux-là savent applaudir et encourager tous les efforts ; plus tard le peuple reconnaîtra ses amis, et par une adhésion unanime il saura déjouer les intrigues de ceux qui ne voient le progrès que là où ils ont pu intervenir.

Quoi qu'il en soit, nous ne saurions trop engager les instituteurs à entrer dans la voie de l'enseignement agricole, au moyen duquel ils arriveront infailliblement à régénérer nos campagnes.

Nous applaudirions de tout notre cœur à la pensée de fonder des bibliothèques agricoles dans les villages, mais avant de former ces bibliothèques, il serait urgent d'étendre les bases de l'enseignement primaire, et surtout de l'appliquer largement à l'agriculture ; sans cela on s'expose à voir les livres le plus souvent en repos. Dans l'état actuel, les habitants des campagnes lisent fort peu, ils n'ont pas le moindre désir d'apprendre ce qu'ils ne soupçonnent pas même, et ce qu'ils ne comprendraient probablement pas, car leur intelligence n'a point été développée en ce sens. Le désir d'ouvrir un livre provient de ce que l'on a déjà des notions de la matière qu'il traite ; dans le cas contraire, on le considère comme de l'hébreu, du grec et l'on éprouve alors bien peu le besoin de le lire.

Que l'on élargisse donc les bases de l'enseignement primaire, et qu'on place en première ligne l'étude de l'agriculture, bientôt alors l'habitant des campagnes comprendra mieux sa mission ; il se livrera avec plus de plaisir aux travaux des champs, sa moralité y gagnera sous tous les rapports, son bien-être matériel s'accroîtra chaque jour, et la société ressentira les bons effets de cette transformation.

Moyen de faire tirer les chevaux qui s'y refusent

Les chevaux ne savent pas ce que c'est que de refuser de tirer. C'est nous qui le leur enseignons en les maltraitant

ou en les conduisant mal.

Quand un cheval refuse de tirer, cela vient presque toujours de ce qu'il est mal conduit, trop excité, effolé ou de ce qu'il ne sait comment s'y prendre ; il est très-rare que ce soit par mauvais vouloir : il ne comprend pas, voilà tout. Ce sont les chevaux les plus ardents, les plus courageux, qui sont les plus exposés à contracter ce défaut, et c'est toujours par la faute de leurs conducteurs. Il arrive souvent qu'il se trouve dans un attelage un cheval si ardent, que, dès qu'il entend le signal du départ, il s'élançe dans le collier sans attendre son camarade. Il n'enlève pas la charge mais il reçoit dans les épaules une secousse douloureuse qui le force à se rejeter en arrière ; il arrête alors l'autre cheval, qui se mettait alors en mouvement. Si le cocher continue à les laisser aller, voici ce qui se passe : le cheval lent recommence à tirer, mais pendant ce temps le cheval ardent a fait un second saut en avant et s'est rejeté une seconde fois en arrière ; tous deux craignent alors de repartir, perdent la tête, et ne savent plus ni ce qui les arrête, ni comment enlever la charge. Alors viennent les coups de fouets et les cris du cocher, jusqu'à ce qu'il y ait quelque chose de cassé ou que par hasard la voiture s'ébranle.

Mais quelle faute chez le cocher que de battre son cheval dans ce cas !..... Il n'arrivera pas une fois sur cinq cents que vous réussissiez à corriger par des coups un cheval qui ne tire pas franchement ; vous ne faites que mettre de l'huile sur le feu, et le rendre encore plus difficile pour une autre fois.

Remarquez ce que font les chevaux qui ont déjà été maltraités dans des cas semblables ; dès que quelque chose va mal, ils tournent la tête et regardent en arrière. C'est simplement parce qu'ils ont été déjà battus, et qu'ils sont inquiets de ce qui va se passer derrière eux. C'est une habitude invariable chez eux ; ils regardent derrière eux comme les chevaux qui ont des coliques regardent leurs flancs ; et les uns ont aussi besoin que les autres de pitié, de douceur et d'un traitement rationnel.

Il ne faut que quelques minutes pour faire repartir un cheval rebuté ; il ne demande pas mieux que de tirer ; il faut seulement lui montrer comment il doit s'y prendre. Jamais un cheval, dans ce cas, n'a mis, entre mes mains, plus d'un quart d'heure à comprendre : souvent j'ai réussi en moins de trois minutes.

Il n'y a presque pas d'attelage qui, après s'être rebuté, ne parte franchement si vous le laissez tranquille pendant cinq ou dix minutes, comme si tout allait parfaitement, et qu'ensuite vous le tourniez un peu à droite ou à gauche en lui parlant doucement, de manière à le mettre en mouvement avant qu'il ne sente le poids de la charge. Mais si vous avez affaire à des chevaux que vous ne connaissez pas vous-même, qui ont été rebutés, abrutis et battus pendant quelque temps, allez à eux ; accrochez les rênes à leurs colliers ou à la voiture, de manière qu'ils n'en sentent aucunement l'effet ; faites éloigner le conducteur et les spectateurs, s'il y en a, afin qu'ils n'attirent pas l'attention de l'attelage ; défaites les panurges, pour que les chevaux puissent baisser la tête s'ils le veulent, et laissez-les se rassurer et se calmer pendant quelques minutes. Pendant ce temps, restez à leur tête et caressez-les : non-seulement cela les calmera, mais encore les spectateurs croiront que vous faites quelque chose qu'ils ne comprennent pas et ne connaîtront pas votre secret.

Quand vous voudrez faire repartir les chevaux, mettez-vous devant eux. Comme il y a rarement plus qu'un cheval vraiment rebuté dans un attelage, c'est devant lui que vous placerez de préférence ; s'il est plus ardent que l'autre,

laissez-le appuyer son nez contre votre poitrine, il ira lentement plutôt que de vous renverser. Tournez maintenant avec douceur les chevaux à droite, sans cependant les laisser donner dans le collier avant l'appel de langue; arrêtez-les d'une voix douce; caressez-les un peu; puis faites-les retourner à gauche, de la même manière. Ils sont maintenant à vous; retournez-les à droite, affermissiez-les dans le collier, et vous pourrez les mener comme vous voudrez.

Il y a un moyen plus rapide de faire partir un cheval rebuté, mais il est moins sûr. Faites-le avancer jusqu'à ce que ses épaules portent sur le collier et que ses traits soient tendus; prenez alors un de ses pieds de devant dans votre main, et dites au conducteur de faire partir l'attelage. Le cheval cessera de marcher; lâchez alors son pied, et il ira.

Si vous avez à corriger un cheval qui refuse depuis longtemps de tirer, et chez lequel ce soit devenu une habitude, vous ferez bien de lui consacrer une demi-journée. Mettez-le à côté d'un cheval tranquille; placez les rênes comme à l'ordinaire; attachez les traits et les courrois des harnais de manière que rien ne l'inquiète et ne l'excite. N'accrochez pas panures et laissez-lui la tête libre; promenez les deux chevaux ensemble pendant quelque temps aussi lentement et aussi tranquillement que possible; arrêtez vous souvent, approchez-vous du cheval que vous voulez corriger et caressez-le. N'ayez pas de fouet, et faites tout pour le rassurer. Il apprendra bien vite à avancer dès que vous le lui direz.

Aussitôt qu'il ira bien, attellez les deux à un petit chariot vide que vous placerez de manière à ce qu'il parte facilement. Il sera bien de raccourcir un peu les traits du cheval maître d'école, afin que si cela est nécessaire, il puisse ébranler le chariot la première fois.

Au début, ne faites faire à votre attelage que quelques perches; observez bien votre cheval, et, s'il donne des signes d'inquiétude et d'animation, arrêtez-le avant qu'il s'arrête de lui-même, caressez-le, puis repartez. Quand vous verrez que tout va bien, faites monter une petite côte à vos chevaux, puis une plus longue, et chargez peu à peu la voiture. Cette méthode apprend à tout cheval de tirer franchement.

M. RAREY.

Utilité de l'enseignement agricole

Aide-toi, le Ciel t'aidera, dit-on avec beaucoup de vérité. Le plus souvent, les cultivateurs ne veulent pas comprendre la haute portée de cet adage, et par suite l'autorité se trouve dans la nécessité d'intervenir dans une foule de questions pour la solution desquelles l'initiative des particuliers suffirait largement. C'est là une apathie, une insouciance vraiment déplorable, contre laquelle nous ne saurions trop nous élever.

Les méthodes agricoles adoptées dans notre riche pays laissent encore beaucoup à désirer sous tous les rapports; ce dont il ne faut pas s'étonner lorsque l'on sait combien l'instruction est peu répandue dans la classe des cultivateurs. Que l'on fasse un touriste un voyage dans nos campagnes, que l'on interroge le paysan sur les choses agricoles les plus élémentaires et que tout le monde devrait savoir: demandez-lui quelle est la nature du sol qu'il cultive, et pourquoi il est nécessaire de bien labourer; quelle est l'action des engrais sur les plantes, et de quels aliments elles se nourrissent, quels sont les principes les plus simples de la physiologie végétale; lâchez d'obtenir quelques notions sur la théorie des assoliments, sans la bonne combinaison desquels toute culture ne donne que de déplorables résultats; adressez-lui des questions sur telle ou telle plante qui conviendrait parfaitement à sa terre, sur les racines fourragères qu'il laisse de côté; demandez-lui pourquoi il épuise les terres par la culture trop souvent renouvelée des blés sans leur donner tout l'engrais dont elles ont besoin; pourquoi il nourrit les animaux avec parcimonie, et

ne cherche pas même à les améliorer; pourquoi il ne se sert pas d'instruments ou d'outils perfectionnés; etc.; etc.: bien souvent le pauvre homme se trouve dans l'impossibilité de vous adresser la plus petite réponse; il vous dira dans sa simplicité: "je travaille comme mon père me l'a appris; comment voulez-vous que je sache ce que vous me demandez, puisque je ne suis allé à l'école que peu de temps, et que c'est tout au plus si je sais lire et écrire? ce n'est donc pas ma faute si je suis un ignorant"; et puis, où enseigne-t-on l'agriculture dans les campagnes et même ailleurs? Mon fils est dit-on, un savant; il a fait ses études au séminaire, puis il est allé à l'école de droit, d'où il en est sorti avocat; il ne m'a jamais adressé de semblables questions, car probablement il n'en sait pas plus que moi à ce sujet, il est vrai que c'est aujourd'hui un beau monsieur, qui n'a pas besoin de savoir comment on cultive la terre, et la preuve, c'est qu'on a trouvé inutile de le lui enseigner dans les écoles et à l'école de droit.

Pendant il faut avant tout songer à se nourrir; et d'où sortent les denrées alimentaires, si ce n'est de la terre cultivée avec soin, avec intelligence et selon les principes d'une science vraie? Dans ces conditions, le paysan seul n'est pas ignorant; les fils de familles riches le plus souvent par leurs propriétés se trouvent dans la même situation, car non-seulement ils ne connaissent pas le premier mot de la science agricole, mais on leur a appris à ne pas avoir une très-haute considération pour le cultivateur qui les nourrit.

Faut-il s'étonner alors que l'agriculture soit laissée de côté, et que les bonnes méthodes ne soient pratiquées que par quelques hommes d'élite qui n'ont pas redouté d'affronter l'opinion de leurs amis en souliers vernis et en paille. Ah! ne craignons pas de le répéter trop souvent: l'avenir du pays dépend de la façon dont l'enseignement agricole sera organisé; qu'on l'introduise partout, dans les écoles primaires, les collèges, les écoles de droit, de médecine, les pensions de demoiselles, dans les séminaires, on verra alors surgir des vocations nombreuses, car les jeunes gens possédant les éléments de la science agricole sauront tout le parti qu'ils peuvent tirer de leurs propriétés, et ils mettront la main à l'œuvre pour les améliorer et par conséquent accroître leur fortune.

On apprend aux jeunes gens le grec, le latin, et une foule d'autres choses de ce genre; on enseigne aux demoiselles comment elles doivent faire des broderies, placer une crinoline, et on leur inculque tous les principes de la vanité la plus sotte, la plus ridicule; mais on ne cherche à initier ni les uns ni les autres à cette science de l'agriculture si propre à régénérer un pays et à lui donner une si grande prospérité. Il faut espérer que les choses ne resteront pas longtemps dans cet état, et que l'on finira par comprendre l'utilité de l'enseignement agricole, qui est le point de départ de tous les progrès et de toutes les richesses.

Conservation des outils de la ferme

Le cultivateur ne doit jamais perdre de vue que cinq centimes font un sou, et que entre l'économie et l'avarice la différence est grande. Il doit chercher à utiliser les petites choses qui se perdent, car celles-ci le conduisent sûrement au bonheur et à la richesse. En effet, une poignée de paille donne deux poignées de fumier, qui donnent une poignée de grain, comme le dit un agronome célèbre. Aucun des déchets de l'exploitation ne sera donc laissé sans application, depuis les infimes paillettes du battage des grains jusqu'aux moindres déjections animales. Si d'un côté il ne doit rien laisser se perdre, il doit de l'autre vouer tous ses soins à ce qu'il possède. Sous ce dernier rapport il existe encore beaucoup d'abus. C'est ainsi que les harnais sont généralement pendus dans l'écurie, derrière les animaux auxquels ils doivent servir. Il en résulte que les émanations des écuries et de leurs habitants se condensent sur eux, et corrodent le cuir dont ils sont recouverts. D'où il résulte des crovasses, et une rugosité hâtant la décomposition des matériaux dont ils sont confectionnés. Il y a donc profit à déposer tous les objets de harnachement en cuir dans un local spécial, ni trop sec, ni trop humide; ensuite de graisser, une ou deux fois par an, les harnais avec de l'huile

de poisson. Les objets en filasse seront conservés dans le même local, mais pendus au plafond et non contre le mur.

Les instruments, outils et autres engins sont ordinairement mal conservés et peu soignés. On les laisse le plus souvent dans les cours, exposés à l'air libre, à toutes les intempéries des saisons. Un cultivateur soigneux les rentrera sous un hangar et leur donnera tous les soins de propreté et d'entretien qu'ils réclament. S'il est prudent de se garder d'acheter des instruments enduits de couleurs, parce que celles-ci dissimulent sous des dehors fallacieux des défauts, tels que ronds, vicieux, aubier, etc., il ne faut pas négliger de les faire peindre soi-même ou enduire d'une substance conservatrice. Pas n'est besoin pour cela de grands frais. En effet, il suffit de se servir d'huile cuite de lin, à laquelle on ajoute un siccatif, le plus souvent de la litharge. On fera donc laver à grande eau tous les instruments de culture chaque fois qu'on n'en aura plus besoin. Ensuite pendant la saison morte, on les fera imbiber d'huile préparée comme nous venons de le dire. On ne se bornera pas seulement au bois, on enduira aussi le fer, afin de le prémunir contre la rouille. Chaque fois aussi qu'on s'en apercevra, on fera faire les réparations nécessaires. Qu'on se souvienne, avec le bonhomme Richard, que faute d'un clou un cavalier fut perdu.

On n'est pas toujours non plus à l'abri de reproches, sous ce dernier rapport, et c'est souvent à cela qu'il faut attribuer le besoin de faire de fortes réparations à des machines n'ayant que peu de service. Nous ne prendrons pour exemple que les machines à battre. C'est ainsi qu'il arrive parfois que ces machines ne restent pas d'aplomb. Les coussinets des batteurs et des mouvements s'usent alors inégalement, et, de fil en aiguille, le tout se détraque. Au commencement, il aurait suffi d'une cheville, et avec cette petite précaution on aurait prévenu la mise hors de service de la machine, ainsi que l'augmentation de résistance à vaincre par les moteurs qui en résulte. On voit que ce n'est pas en vain que nous appelons l'attention sur ce sujet, et nous le répétons : les soins dans les petites choses dispensent d'ordinaire de pourvoir à de plus grandes.

Transplantation des arbres d'un certain âge

À propos des plantations d'arbres qui se font parfois, voici un procédé peu connu, qui a pour objet d'assurer la reprise des arbres déjà vieux, qu'on veut transplanter en motte.

Voici le procédé :

Quelques années avant le transport d'un arbre déjà âgé deux ou trois ans d'avance, par exemple, on fait naître autour de la souche, à la base des grosses racines, un nouveau système de chevelu, destiné à remplacer celui qui existe à l'extrémité des racines et qu'il sera évidemment impossible d'enlever avec la souche. C'est donc dans le rayon que plus tard embrassera la motte, qu'il faut créer ce chevelu.

Pour obtenir ce résultat, on pratique autour de la souche, à 3 pieds de distance de celle-ci un fossé circulaire, assez profond pour mettre à nu toutes les racines que l'arbre a projetées autour de lui.

Cette distance du fossé sera proportionnée, non-seulement à l'âge de l'arbre, mais encore et surtout à la grandeur de la motte qu'il sera possible d'enlever avec lui. Plus cette motte sera grosse, et plus grandes seront les chances de reprise de l'arbre ; mais il est évident que la grosseur de la motte devra être proportionnée aux moyens d'enlèvement et de transport dont on pourra disposer.

Le fossé sera aussi d'une largeur proportionnée à la motte et à la grosseur des racines : supposons, par exemple, 2 pouces.

Toutes les grosses racines apparaissant dans le fossé seront coupées avec soin, de manière à dégager le fossé. On ménagera les autres, plus petites. Puis on comblera le fossé avec de la terre nouvelle, bien fertile et mûre, appropriée, autant que possible, à la nature de l'arbre. Cette terre sera déposée avec soin, bien tassée, en respectant la position des racines qu'on a laissées entières.

Si l'on a du temps devant soi, on fera cette opération en deux fois, en laissant une année ou deux entre les deux opérations. La première embrassera la moitié de la circonférence

de l'arbre ; cette année il ne perdra donc que la moitié de ses racines. Par là on assurera d'autant le succès de l'opération.

Il est évident que l'on pratiquera l'opération, soit en automne, quand toute végétation aura cessé, soit à la fin de l'hiver, avant que la végétation reprenne son cours.

Si le printemps et l'été étaient très-secs, quelques arrosages seraient très-utiles.

On comprendra sans peine ce qui va résulter de cette pratique. L'arbre, privé de ses grosses racines, trouvant autour de sa souche un terrain nouveau, favorable, ameubli, le remplira de nouveaux organes d'alimentation. Dans le fossé circulaire se formera un chevelu abondant qu'on pourra enlever avec la motte et qui assurera la reprise du sujet dans la place nouvelle qu'on lui aura donnée. Ainsi se trouvera remplacé cet autre chevelu, que des racines plus ou moins longues avaient développé à des distances qui ne permettaient pas qu'on l'enlevât avec la souche.

Les dépenses de ce procédé ne sauraient être comparées à celles qui résultent des remplacements si souvent répétés des sujets mis en place par les procédés ordinaires. D'ailleurs, alors même qu'il y aurait quelques frais de plus, ne seraient-ils pas amplement compensés par le succès de l'opération et l'agrément d'avoir tout à coup des plantations offrant tous les avantages de l'ancienneté ?

Sans doute, pour pratiquer ce procédé, il faut s'y prendre au moins deux ans avant la mise en place des sujets. Mais, une fois commencé, il met à la disposition du planteur, chaque année, des sujets tout venus, prêts à remplir les vides qui peuvent se faire dans les avenues, les quinconces, les charnières même vides qu'il est impossible de combler avec du plant ordinaire, c'est-à-dire avec de jeunes sujets.

Le procédé peut s'appliquer à toute espèce d'arbres forestiers et d'agrément.

ROBINET.

Approvisionnement et entretien du linge

Le linge est un des objets les plus importants d'un ménage. Une maîtresse de maison doit s'approvisionner convenablement et apporter tous ses soins à sa confection, à son entretien et à sa conservation. Lorsqu'elle possédera la quantité de linge nécessaire au service, elle en achètera chaque année une petite quantité pour remplacer ce qui sera usé. Il est plus facile de consacrer tous les ans à cet achat une petite somme qu'une grosse dans un temps plus éloigné, pour renouveler à la fois beaucoup de linge. Toutefois il est peut-être plus avantageux d'acheter une certaine quantité à la fois de draps de lit et de serviettes de table, parce qu'on peut quelquefois les avoir à meilleur marché en achetant en demi-gros.

Le linge de la maison de maître et le linge de la ferme ne doivent pas être confondus ; quant aux draps de domestique, on peut les réunir aux draps de la ferme.

Je ne suis pas d'avis qu'il est bon d'avoir une énorme quantité de linge, comme c'est l'usage dans certaines maisons, et même dans quelques endroits où l'on a cette manie. D'abord, c'est de l'argent qui ne produit aucun revenu ; on éprouve un véritable embarras pour mettre tout ce linge en ordre et pour le ranger ; de plus, il jaunit fort inutilement dans les armoires. Je ne vois aucune gloire à monter, comme le font beaucoup de femmes, des armoires remplies de linge presque inutile, et à ne faire la lessive que tous les six mois ou tous les ans. Le moment de faire cette lessive devient alors un événement dans le ménage et une opération extrêmement fatigante pour la maîtresse de maison et les domestiques ; elle les détourne de leurs autres devoirs pour un temps assez long. Si le mauvais temps vient ajouter à cet embarras, la lessive devient presque interminable.

D'un autre côté, je ne puis trop blâmer les femmes qui emploient leur argent en objets de luxe ou en inutilités, et qui négligent d'approvisionner convenablement leur maison de linge, chose de première nécessité, aussi indispensable à la santé qu'au bien-être, et à laquelle une véritable femme de ménage ne peut apporter trop de soin.

Le plus ou moins de beauté du linge varie selon les pays. Dans ceux où l'on récolte du lin, le linge est ordinairement

plus beau que dans ceux où l'on récolte du chanvre. Il est convenable de se conformer à peu près à l'usage de la contrée qu'on habite, surtout pour ce qui regarde les gens de la maison. On peut faire une exception pour le linge de corps et celui de son service particulier.—Mme. C. ROBINET MILET.

RECETTE

Moyen pour attendrir en une heure les jambons les plus durs et les plus coriaces

Essuyez votre jambon, enveloppez-le dans la terre qui ne soit ni sèche ni trop humide, de manière qu'il soit recouvert d'environ 2 pieds de terre. Au bout d'une heure, il sera très-tendre, sans avoir rien perdu de sa fermeté.

PHARMACIE PARISIENNE.

LES MEILLEURES PREPARATIONS DU SIECLE.

—Un seul essai suffit pour les recommander.—

Préparées par le Dr. Pourtier, de la faculté de Paris

LE SOTHEIRON

Papier pulmonaire anti-asthmatique. Le plus puissant remède pour la guérison de l'Asthme, la Consommation, Bronchites, Irritations de Poitrine, Palpitation de cœur, Grippe, Coqueluche, etc.

Soulagement immédiat, cinq à six minutes suffisent.

L'OMNICURE

Remède interne et externe, anti-douleur universel, guérit les Rhumatismes, Goutte, Névralgie, Odontalgique, Foulures Entorses, Diarrhée, Dyspepsie, Fièvres, etc.

LE PHILODONTE

Préparation hygiénique scientifiquement composée, pour purifier la bouche et conserver les gencives et les dents.

L'ONGUENT DES HOPITAUX DE PARIS

Le remède le plus certain et le plus efficace pour les inflammations de toutes sortes, Ophthalmie, Otitis, Surdité, Abscess, Tumeurs, Ulcères, Coupures, Blessures, Brûlures, Hémorroïdes, Maladies de la Peau, Galle, Teigne, Rixe, etc., etc.

EN VENTE

Chez tous les Pharmaciens, marchands de Médecine et à la librairie agricole de la *Gazette des Campagnes*.

TERRE A VENDRE

Le soussigné nous prie d'annoncer qu'il vendra une magnifique terre, avec bâtisses, animaux, instruments d'agriculture, etc.

Elle est située au Détour du Lac Témiscouata, sur un site le plus pittoresque, au bord même du lac. Cette propriété peut à juste titre être appelée une *ferme-modèle*. Ceux qui auraient intention de devenir propriétaires d'une exploitation agricole qui ne la cède en rien, en fait d'amélioration, ne devraient pas retarder à s'adresser *directement* au soussigné pour connaître les conditions de vente.

EDMOND TÉTU,
Détour du Lac Témiscouata.



SOUMISSIONS

DES SOUMISSIONS seront reçues à ce département à Ottawa, jusqu'à MIDI, LUNDI, le 30 SEPTEMBRE prochain, pour la construction de phares aux places ci-dessus mentionnées, savoir :

POINTE A MAQUEREAU, comté de Bonaventure, Québec.

CAP WHITTLE, Labrador;
MATANE ou METIS, Comté de Rimouski;
ILE DE LA MAGDELEINE, Magdeleine;
POINTE GASPÉ, Comté de Gaspé;
PORTNEUF, Comté de Saguenay;
BAIE ST. PAUL, Comté de Charlevoix;
CAP DESPAIR, Comté de Gaspé

Aussi pour la construction de sifflets d'alarme et d'édifices à Cap Ray, Terre-neuve, Iles de la Magdeleine et Pointe de Gaspé.

Les plans et spécifications de tous ces travaux peuvent être vus le et après le 1er SEPTEMBRE prochain au bureau de l'agent du département à Québec où les soumissionnaires peuvent aussi obtenir des blancs de soumissions.

Les plans pour les phares et les édifices dans le Comté de Gaspé et pour le phare à la Pointe à Maquereau peuvent aussi être vus au bureau de Joseph Eilen, écuyer, maître du Havre, Gaspé; et pour le phare de la Pointe à Maquereau au bureau du Dr. Robitaille, M. P., New-Carlisle.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus basse ou aucune des soumissions.

P. MITCHELL,

Ministre de la Marine et de Pêcheries.

Département de la Marine et
des Pêcheries.

Ottawa, 15 juin 1872

MOULINS A COUDRE DE BANNER

Prix variant de \$5 à \$10, \$25, \$40 et \$60.

Chaque Cultivateur tant soit peu à l'aise devrait s'empresser d'acheter un des célèbres Moulins à Coudre de Banner, manufacturés par la Compagnie des Moulins à Coudre de Banner, à

SHERBROOKE, P. Q.,

à des conditions faciles, en payant une partie du prix comptant et la balance par paiements mensuels.

C'est le moulin à coudre le plus simple et le plus facile à mettre en opération. C'est aussi celui qui fait le moins de bruit de tous les moulins construits jusqu'à ce jour. Rien dans le mécanisme pour embarrasser les Dames.

Chaque famille devrait avoir le sien.

M. J. Belleau, marchand, a accepté l'agence à la Rivière-Ouelle pour la vente de ces moulins à coudre.

S'adresser par lettre à JOHN RUTHVEN, agent-voyageur-général, à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata.

On peut aussi se procurer ces différents moulins à coudre, à Ste. Anne de la Pocatière, en s'adressant au Propriétaire de la *Gazette des Campagnes*.

ROLES D'EVALUATION POUR LES MUNICIPALITÉS

A VENDRE à l'imprimerie de la *Gazette des Campagnes*.
Prix par 24 feuilles : \$1,00; avec l'addition de 18 centimes, si on désire les recevoir par la maille. S'adresser à

FIRMIN H. PROULX,
Ste. Anne de la Pocatière.